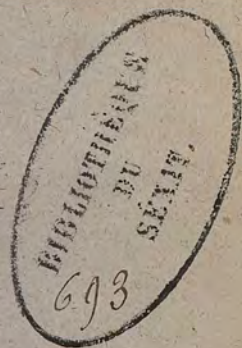


9/5

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONARY

LIBRARY OF CONGRESS

WASHINGTON



LE  
DÉJEUNER ANGLAIS,  
OU  
LE BOMBARDEMENT D'OSTENDE,  
F O L I E,  
EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

*Par le Citoyen BOULLAULT.*

Représentée sur le théâtre de la Cité-Variétés, le  
15 prairial, an 6 de la République française.



BIBLIOTHÈQUE  
DU  
SÉNAT.

A PARIS,  
Chez GLISAU, Imprimeur, rue du Foin-Saint-  
Jacques, n°. 13.

---

AN VI.

Je déclare placer sous la protection des loix et la probité des citoyens cet ouvrage, et je regarderai comme attentatoire à la propriété toute représentation qui en serait donnée sans mon consentement formel. A Paris, ce 12 prairial, an 6 de la République.

BOULLAULT.



---

A MON AMIE.

AIR : Femmes, voulez vous éprouver.

Jadis le nom d'un grand seigneur ,  
Ou bien celui d'un homme en place ;  
Se voyait toujours , cher lecteur ,  
En tête d'une Dédicace.  
Nous ne sommes plus dans ce tems ;  
Et je ne vois que mon amie ,  
Dont les yeux toujours indulgens ;  
Puissent parcourir ma folie. (bis.)

Toi que j'aime et que je chéris ,  
Daigne agréer ce faible hommage :  
Je suis heureux si tu souris  
En parcourant ce badinage.  
Je ne crains pas ton jugement ;  
Car tu sais bien , ma bonne amie ;  
Que l'on doit toujours d'un amant  
Savoir pardonner la folie. (bis.)

---

*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

Le Commandant FRANCAIS.	les C. Tautin.
Un Officier FRANCAIS.	S. Martin.
Un Général ANGLAIS.	Chevalier
Sir WILLIAM,	Clozel.
Sir LOWIS,	Valcour.
Mad. VANDERVIEUX, vieille baronne Flamande.	Hainault.
VANDERGILLE, son neveu.	Faur.
LOUISON, gouvern. de Mad. Vandervieux.	Julie.
JULIEN, jeune paysan Flamand, amant de Louison.	Boicheresse.
Troupes Françaises.	
Troupes Anglaises.	

*La scène se passe à Blakemberg.*



---

L E

# DÉJEUNER ANGLAIS,

O U

## LE BOMBARDEMENT D'OSTENDE.

---

*Au fond du théâtre, perspective de la mer couverte de bâtimens de transports et quelque frégates. A gauche de l'acteur, l'on apperçoit la partie latérale d'une maison de campagne et l'extrémité d'une avenue dans laquelle est une table et des sièges de jardin.*

---

### SCENE PREMIERE.

LOUISON, portant une nappe, des serviettes et des assiettes sur la table.

QUI m'aurait dit hier soir que je servirais, ce matin, à déjeuner à ces méchans anglais? ils sont tombés ici comme des nues. Ils veulent, disent-ils, s'emparer de la ville d'Ostende; à les en croire, cela ne leur sera pas plus difficile que leur entrée dans ce village. Ce n'est pas l'embarras; quatre mille hommes, c'est beaucoup. La garnison d'Ostende n'est pas nombreuse; mais ce sont des français: le nombre ne les épouvante pas.

AIR : du vaud. *De la soirée orageuse.*

Le soldat français, aujourd'hui,  
Ne sait calculer que la gloire.  
S'il compte avec son ennemi,  
C'est au moment de la victoire.

Aussi, de messieurs les Anglais,  
 Je crois que la peine est perdue :  
 Du port d'Ostende, les Français  
 Ne leur laisseront que la vue.

Ma vieille maîtresse est enchantée ; aussi leur a-t-elle fait un accueil qu'ils ne trouveront pas à Ostende. Elle n'aime pas les français, et moi je les aime beaucoup ; leur humeur, leur gaieté me plaisent infiniment, même au milieu des armes ; ils savent conserver toute leur amabilité. Faut-il s'en étonner.

AIR : Du vaud. *De l'officier de fortune.*

C'est des Français le caractère  
 D'être légers et sémillans.  
 Ils sont aimables à Cythère ;  
 Au champ de Mars, ils sont vaillans.  
 D'amour, on dit qu'ils ont les ailes :  
 C'est pour notre sexe un malheur ;  
 Mais on les voit toujours fidèles,  
 A la gloire, ainsi qu'à l'honneur. *(bis.)*

## SCENE II.

LOUISON, VANDERGILLE.

VANDERGILLE, *(d'un air content.)*

AH ! te voilà, friponne ; et bien, tes garnemens de français ne sont pas aux noces.

LOUISON.

Vous croyez cela, monsieur ?

VANDERGILLE.

Ah ! parbleu, si je le crois. Elle est bonne-là. Tu pense donc que quatre mille anglais, ça n'est rien.

LOUISON.

C'est pour eux un déjeuner.

VANDERGILLE.

Ah ! mon dieu, peut-on raisonner de la sorte ; elle me ferait trouver mal, en vérité ; tu parles comme un télégra-



phe. Un déjeuner ! mais songes-donc qu'Ostende n'est gardé que par une poignée d'hommes ; et qu'il faudra bien qu'il cède à la force de la nécessité. *Necessitas non habet legem.*

LOUISON.

Comment donc, monsieur ? vous me parlez latin comme si vous le saviez.

VANDERGILLE.

Non, je dis, je ne le sais pas. A quinze ans trois mois j'expliquais tout courant les Satyres de Virgile et les *Enéides* d'Horace. Mais c'est de l'alcoran pour toi ; tu ne connais pas cela.

LOUISON.

Il est vrai que pour entrer dans l'église....

VANDERGILLE.

Qu'est-ce que ça, Mam'zelle, dans l'église : dites donc, dans le haut-clergé ; est-ce qu'un homme de ma qualité...

LOUISON.

Eh bien, dans le haut-clergé, soit. D'ailleurs, ce n'est pas la peine, maintenant, de tant nous disputer.

VANDERGILLE.

Pardonnez moi, mam'zelle. On ne sait pas encore comme ça tournera. Une fois, maître d'Ostende, il ne sera pas difficile aux Anglais....

LOUISON.

De retourner par où ils sont venus.

VANDERGILLE.

Peut-on raisonner comme ça. Ah ! mon dieu ! qu'elle me fait faire de mauvais sang ! c'est pour me taquiner que vous me dites ça. Allez, allez, mam'zelle, vos français, qui m'ont empêché d'être chanoine, délogeront d'ici. M. Pitt ne nous a pas envoyé quatre mille hommes pour des prunes. Il sait fort bien qu'il a des partisans, et les intelligences dans Ostende ; non, je dis, il n'a pas soigné la partie des intelligences.

LOUISON.

Ah! par exemple, pour l'intelligence, on sait qu'il pouvait s'adresser à vous.

VANDERGILLE.

Ah! ça, mam'zelle, pas de calembourg, ou sinon je me fâche.

LOUISON.

Oh! vous avez le caractère trop bien fait. M. Vandergille.

VANDERGILLE.

Certainement, moi, je suis bon. Je me prête très-volontiers à la plaisanterie, mais il ne faut pas en abuser.

LOUISON.

Certes, monsieur Vandergille, je ne prétens pas..

VANDERGILLE.

A la bonne heure, mam'zelle, cela suffit. Parlons maintenant du déjeûner que ma tante donne à MM. les anglais. Est-il préparé?

LOUISON.

Soyez tranquille: les ordres de madame sont exécutés.

VANDERGILLE.

Ah! bon, et l'omelette au lard? elle sera bien conditionnée.

LOUISON.

Oui, monsieur.

VANDERGILLE.

Ce n'est pas l'embarras, en fait de frigousse je m'en rap-  
porte à toi: car, quand tu le veux, tu es une aimable traï-  
tresse. Ainsi, c'est dit, la partie de l'omelette au lard sera  
soignée. C'est que, vois-tu, les Anglais l'aiment beaucoup:  
et moi je ne serai pas fâché d'en goûter. Puisque tout est  
disposé, je m'en vais avertir ma chère tante. (*Il sort.*)



## SCÈNE III.

LOUISON, (*seule.*)

BÊTE et gourmand : voilà deux charmantes qualités. Mais à propos, pourquoi n'ai-je pas vu Julien, ce matin, il se sera, sans doute, caché au vis-à-vis de ces Anglais.

## SCÈNE IV.

LOUISON. Sir WILLIAM.

Sir WILLIAM.

AH! c'est vous aimable petite. Parbleu, je suis bien aise de vous rencontrer. Il ne faut pas vous étonner si j'ai du plaisir à vous voir. Vous avez une petite mine tout-à-fait, beaucoup, fort agréable.

LOUISON.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

Sir WILLIAM.

Pas du tout. Je dis franchement, vous me revenez beaucoup, fort. Ecoutez, écoutez.

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

Aux Français nous faisons la guerre,

Cela ne nous empêche pas

De chercher les moyens de plaire

A ce sexe rempli d'appas.

Selon moi, chez une Française ;

Tout est jolie, tout est charmant :

A l'humeur sombre d'une Anglaise

Je préfère son enjouement. (*bis.*)

LOUISON.

Ce compliment est flatteur. Mais vous oubliez que je ne suis Française que depuis peu de tems.

Sir WILLIAM.

C'est égal : vous êtes charmantes. Vous ne me refuserez pas un petit baiser ? hein ?

LOUISON, (*ironiquement.*)

Oui-dà, monsieur l'Anglais.

B

## LE DEJEUNER

A I R : *De la Croisée.*

En demandant cette faveur ,  
 Vous prenez un peu trop l'avance.  
 On vous croirait déjà vainqueur :  
 Mais, mon cher monsieur , patience.

Sir W I L L I A M.

Comment , vous me refuserez  
 Ce doux baiser que je demande.

L O U I S O N , (*avec malignité.*)

Monsieur l'Anglais vous l'obtiendrez

Quand vous aurez Ostende. (*bis.*)(*Elle sort.*)

## SCENE V.

Sir W I L L I A M E , *seul.*

C'EST une malice qu'elle vient de me dire là : n'importe ;  
 je ne lui en veux pas. C'est une aimable petite créature.  
 D'honneur , elle me fait oublier les soucis de la guerre.  
 M. Pitt nous a fait venir ici pour nous emparer d'Ostende :  
 moi , je ne demande pas mieux.—Ah ! c'est vous colonel ,  
 qu'y a-t-il de nouveau.

## SCENE VI.

Sir W I L L I A M . Sir L O W I S .

Sir L o w i s .

LE général vient de se présenter aux portes d'Ostende  
 avec sa colonne pour en demander la reddition.

Sir W I L L I A M .

Eh bien ?

Sir L o w i s .

Le commandant à répondu qu'il s'ensevelirait sous ses  
 ruines plutôt que de se rendre.

Sir W I L L I A M .

Je les reconnais-là, ces diables de Français : toujours entêtés.

Sir L o w i s .

Oui , mais ils ne peuvent résister long-tems : leur nom-  
 bre ne leur permet pas de soutenir un siège.



Sir W I L L I A M.

Et d'ailleurs nous avons des partisans qui les forceront à nous ouvrir les portes.

Sir L o w i s.

Ce sont des traîtres. On ne doit pas y compter.

Sir W I L L I A M.

Cependant M. Pitt a beaucoup de confiance en eux.

Sir L o w i s.

Il a tort

A I R : *La comédie est un miroir.*

Eh! que peuvent les trahisons ,

Avec une armée intrépide ?

Que la nature , les saisons ;

Que rien n'arrête et n'intimide.

Plus d'un chef devint traître en vain

Avec ces enfans de la gloire.

Par-tout leur courage au destin

Semblait arracher la victoire. (bis.)

Je sais que dans ce pays nous avons des amis.

Sir W I L L I A M.

Il faut en juger par l'accueil que nous fait la dame de ce château.

Sir L o w i s.

Elle n'aime pas les Français.

Sir W I L L I A M,

Il n'est pas jusqu'à son imbécile de neveu qui ne fasse des vœux pour nous.

Sir L o w i s.

Les voici justement.

## S C E N E V I I.

LES PRECEDENS. M. V A N D E R V I E U X , et  
V A N D E R G I L L E.

(On entend le bruit du canon dans le lointain.)

V A N D E R G I L L E.

E N T E N D E Z - V O U S , ma tante , la bombe,

## LE DEJEUNER

M. VANDERVIEUX.

Oui, mon neveu—aux Anglais.—Messieurs, je vous salue.

Sir WILLIAM, et Sir LEWIS.

Madame, nous sommes vos humbles serviteurs.

M. VANDERVIEUX, (*prenant la main de son neveu.*)

Messieurs, voilà mon neveu que je vous présente.

VANDERGILLE.

Oui, Mylord, je suis le neveu de ma très-chère honorée tante.

Sir WILLIAM.

Parbleu, M. votre tante à un joli neveu, de la plus belle espérance.

VANDERGILLE.

Certainement, Milord, vous...vous avez bien de la bonté.

Mad. VANDERVIEUX.

Il faut l'excuser, messieurs, il est un peu timide. Ce n'est pas parce qu'il est mon neveu, mais c'est bien le naturel le plus heureux...

VANDERGILLE.

Ah! ma tante, ma tante, je vous en prie: vous allez me déconcerter.

Sir LEWIS.

Vous êtes modeste; c'est une belle qualité.

Madame VANDERVIEUX.

Il se recommande à vous, messieurs.

VANDERGILLE.

Oui, Mylord. Toutes mes facultés, intellects, morales et physiques sont à votre disposition.

Sir WILLIAM.

Nous vous savons gré de ce dévouement.

VANDERGILLE.

Oui, dévouement, c'est le mot... technique, il m'était échappé.

Madame VANDERVIEUX.

Si vous saviez, messieurs, combien votre arrivée nous a causé de joie et de plaisir.



VANDERGILLE.

Ah! pour ça, c'est vrai, ma tante en a un évanouissement dont on ne se fait pas d'idée. C'est l'effet de la syncope produite par la colonne d'air sympathique.

Sir WILLIAM.

La peste! voilà une définition beaucoup, fort savante.

Madame VANDERVIEUX.

Messieurs, il ne faut pas vous en étonner, il a fait toutes les clases, il étoit à la veille d'avoir un Canonicat, lorsque tous les Français sont venus tout bouleverser dans ce pays.

Sir WILLIAM.

Ah! diable, c'est malheureux.

VANDERGILLE.

Très-malheureux, certainement.

AIR: *On compterait les diamans.*

Un bon canonicat, je crois,  
Est une place d'importance,  
Où l'on trouvait tout à la fois;  
Plaisir, doux repos et bombance.  
Il faut renoncer désormais  
A vivre en chanoine, en saint homme;  
Depuis que les canons Français,  
Ont détruit les canons de Rome. *(bis.)*

Madame VANDERVIEUX.

Console-toi, mon cher neveu, ces Messieurs les rétabliront.

Sir LOWIS.

C'est bien difficile.

VANDERGILLE.

Pas plus que le déjeuner que vous aller prendre, si une fois vous avez Ostende, comme il n'en faut pas douter.

Sir WILLIAM.

Nous en acceptons l'augure.

VANDERGILLE.

La prise d'Ostende, va vous ouvrir un champ de victoire, ou vous pourrez moissonner tout à votre aise.

Moissonner, Monsieur?

AIR : avec le jeu dans le village.

Vous en parlez fort à votre aise :

Nous le voudrions bien vraiment.

Mais, c'est monsieur, ne vous déplaît ;

Très-difficile en ce moment.

Vouloir aux champs de la victoire

Après les Français moissonner.

Tout au plus, vous pouvez m'en croire ;

Il ne nous reste qu'à glaner. (bis.)

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je pense. Les Français sont nos ennemis, mais cela ne m'empêche pas de leur payer le juste tribut d'admiration que leur doit l'univers.

VANDERGILLE.

Je convient qu'ils m'ont surpris quelquefois, mais tout ceci est histoire de révolution.

Madame VANDERVIEUX, (tombant évanouie).

Vandergille, soutient-moi.

VANDERGILLE.

Ah ! mon Dieu, ma tante, vous vous trouvez mal.

Sir WILLIAM.

Comment, elle est en syncope.

VANDERGILLE.

Ça ne sera rien, Messieurs, ça ne sera rien.

Sir Lowis.

D'où lui vient cet évanouissement ?

VANDERGILLE.

C'est le mot de révolution qui lui agace les nerfs sensitifs.

Sir WILLIAM.

C'est singulier.

VANDERGILLE.

Eh bien, ma petite tante, ça se passe-t-il ?

Madame VANDERVIEUX, (revenant à elle).

Ah ! cela commence à se dissiper, mais aussi pourquoi te servir de ce mot ? tu sais bien que la même chose arrive toutes les fois que je l'entend.



## COUPLET.

AIR : *Ah ! de quel souvenir affreux.*

Excusez cet événement :

Je ne puis vaincre ma foiblesse.

C'est un malheur assurément ,

Mais je n'en suis par la maîtresse.

Ah ! de cet accident fatal ,

Messieurs , vous devinez les causes :

Combien de gens se trouvent mal , *(bis.)*

Dans le nouvel ordre de choses. *(bis.)*

VANDERGILLE.

C'est vrai , je vous demande bien pardon , ma petite tante , cela ne m'arrivera plus.

## SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Un Général ANGLAIS.

LE GÉNÉRAL.

BONJOUR , Messieurs ; Madame , veuillez recevoir mes salutations.

Madame VANDERVIEUX.

Mylord , vous êtes trop honnête.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez si je n'ai pu vous présenter mes civilités , mais vous savez qu'au milieu des armes , on ne saurait disposer de ses momens.

Madame VANDERVIEUX.

Mylord , dans quelque instant que vous vous présentiez , vous êtes sûr d'être toujours bien accueilli.

LE GÉNÉRAL.

Aussi viens-je à la dérobée , prendre ma part du déjeuner que vous aviez bien voulu nous faire préparer.

Madame VANDERVIEUX.

Mon neveu , allez dire qu'on l'apporte à l'instant.

VANDERGILLE.

J'y vole , ma tante , j'y vole.

*(il sort.)*

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté VANDERGILLE.

Sir WILLIAM.

EH bien, Général, rien de nouveau ?

LE GÉNÉRAL.

Le bombardement continue toujours, et notre colonne est aux portes d'Ostade, j'espère bien qu'avant la fin du jour, nous serons maîtres de cette ville importante.

Madame VANDERVIEUX.

Pour moi je ne doute pas de votre réussite. Descendez sur ces côtes, à l'improviste, vous ne trouvez point de forces qui puissent s'opposer à vos desseins.

LE GÉNÉRAL.

Oh ! c'est un coup de main impayable.

Sir LOUIS.

Il faut qu'il soit frappé avec célérité.

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, VANDERGILLE,

LOUISON.

VANDERGILLE.

MA chère tante, voici le déjeuner, il ne faut pas laisser refroidir l'omelette au lard.

*(Ici l'on entend battre la générale et sonner la trompette).*

LE GÉNÉRAL.

Qu'entends-je ? la générale ?

Sir WILLIAM.

Au moment du déjeuner ! c'est diabolique.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs, il faut nous rendre à notre poste.

Madame VANDERVIEUX.

Quel fâcheux contretemps.



Ce sont les évènements de la guerre. Madame, nous vous quittons, mais nous ne vous disons pas adieu.

Madame VANDERVIEUX.

Messieurs, nous en avons l'espoir. (*Les Anglais sortent*).

## SCENE XI.

Madame VANDERVIEUX, VANDERGILLE,  
LOUISON.

VANDERGILLE.

MA foi, ma tante, si vous m'en croyez, nous rentrerons aussi au château, de crainte d'accident.

Madame VANDERVIEUX.

Sans doute, il ne faut pas nous exposer. ( *Ici vive fusil-  
lée (élignée)*).

VANDERGILLE

Entendez-vous la mousqueterie ? ça devient sérieux à ce qu'il paroît.

Madame VANDERVIEUX.

Allons, mon neveu, rentrons : et toi, Louison, tu vas desservir.

LOUISON.

Oui, Madame.

VANDERGILLE.

Un petit moment, un petit moment, moi j'emporte l'omelette au lard, de peur qu'elle ne refroidisse.

(*Il prend l'omelette sur la table et rentre au château*).

## SCENE XII

LOUISON, (*seule*).

LE gourmand ! mais c'est égal, je suis toujours bien aise de l'aventure ; je voyais avec peine mon déjeuner devenir la proie de ces coquins d'Anglais. Du moins s'ils pouvoient être bien rossés, comme je serais contente.

SCENE XIII.  
LOUISON, JULIEN.

JULIEN, (*accourant*).

LOUISON, Louison, bonne nouvelle.

LOUISON.

Ah! c'est toi, Julien, j'étais inquiète de toi; que vient tu m'apprendre?

JULIEN.

Que les Français sont aux prises avec les Anglais, et que sûrement ils vont les faire se rembarquer plus vîtes qu'ils ne sont débarqués.

LOUISON.

Ah! tant mieux.

JULIEN.

Tu ne sais pas pourquoi tu ne m'a pas vu ce matin, c'est que, vois-tu, j'ai couru vite à Bruges, sans que personne en sache rien. Je leur ai annoncée la descende de nos perfides ennemis. Aussi-tôt la brave garnison, qui n'est que de trois cens hommes, s'est mise en marche, en jurant de leurs faire payer cher leur témérité. Et tu peut compter qu'ils tiendront parole.

LOUISON, (*avec la plus grande joie*).

Ah! mon ami, que je teembrasse. (*Elle l'embrasse*) Voilà ta recompense.

JULIEN.

Tu sais combien elle est douce pour le cœur de Julien. (*Ici l'on entend battre dans le lointain le pas de charge; prêtant l'oreille*). Entend-tu?

AIR: *Du pas de charge.*

Le bal commence assurément:

Le perfide Anglais danse;

Car le tambour marque à présent;

Le pas et la cadence.



A ce bruit redoublé qu'il fait,  
Ce n'est pas une Anglaise :  
Au pas de charge on reconnaît,  
La figure française.

L O U I S O N.

*Même air, chanté un peu plus vite.*

De ce côté, mon cher Julien,  
Je crois que l'on s'avance.  
Je pense que nous ferons bien  
De voir de loin la danse.  
Comme ils se rembarquent là-bas !  
Ils ne sont pas à l'aise :  
Messieurs les Anglais n'aiment pas  
La figure française.

*( Ils sortent de scène ).*

S C E N E X I V.

*( Ici le bruit des tambours redouble, on voit plusieurs chaloupes canonnières traverser en faisant jouer leur artillerie, elles lancent aussi plusieurs bombes qui éclatent en l'air. Un parti Anglais arrive ensuite sur le théâtre, battant en retraite, il se trouve entre deux feux. Après une vive fusillade ils posent les armes. Les Français s'en emparent et le font prisonnier. Le Commandant Français arrive à la tête d'un peloton. Sir William et Sir Lowis lui remettent leurs épées. )*

Le Commandant F R A N Ç A I S.

B R A V E S soldats, je suis content de vous, vous avez bien fait votre devoir, vos ennemis plus nombreux que vous devoient s'attendre à la victoire, votre courage à trompé leur esperance.

Sir W I L L I A M.

Goddem ! voilà encore le déjeûner.

Le Commandant F R A N Ç A I S *( aux Anglais ).*

Messieurs, vous pouvez compter sur les égards que l'on doit aux vaincus. Vous pouvez aussi annoncer à votre Gouvernement le succès de votre expédition.

C'est bien consolant.

Sir LOWIS.

Je ne me plaindrais point de ma défaite si elle pouvait servir à cimenter la paix entre nos deux nations.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ce desir vous honore, Monsieur, puisse-t-il devenir celui de votre pays.

### SCENE XV, et dernière.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER FRANÇAIS,  
JULIEN et LOUISON.

L'officier FRANÇAIS.

COMMANDANT, je vous amène ce brave garçon qui nous a apporté la nouvelle, à Bruges, de la descente de ces Messieurs.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ah! c'est toi, mon ami, comment puis-je te récompenser de ton zèle?

JULIEN.

En déterminant la belle Louison à m'accorder sa main.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ah! belle Louison, pourriez-vous la lui refuser.

LOUISON.

Non, Citoyen, de bon cœur, je la lui donne.

Le Commandant FRANÇAIS.

Et moi, j'y joins une dot.

JULIEN.

Ah! quel beau jour pour Julien.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ton amour triomphe avec la République.

LOUISON.

C'est à vous qu'on doit cette double victoire.



ANGLAIS.  
VAUDEVILLE.

21

AIR : *De la pipe de tabac.*

Un français auprès d'une belle  
Veut-il encore être vainqueur ?  
On voit toujours la plus cruelle ;  
Se rendre à son art enchanteur. (bis.)  
On voit et l'amour et la gloire ,  
Presque toujours le couronner :  
Et bien souvent une victoire ,  
Ne lui coûte qu'un déjeuner. (bis.)

JULIEN.

Un infortuné se présente ,  
Soudain son cœur est attendri ;  
Il tend une main bienfaisante ,  
Au malheur qui cherche un appui. (bis.)  
A ceux que vainquit son courage ,  
Son cœur sut toujours pardonner.  
Souvent avec eux il partage ,  
Son argent et son déjeuner. (bis.)

Le Commandant FRANÇAIS.

Vous, qui voulez de ma patrie  
Troubler sans cesse le repos :  
Votre haine, votre furie ,  
Vous y préparent des tombeaux. (bis.)  
Vous paraissez devant Ostende :  
Mais, c'est pour vous en retourner.  
Qu'avez vous fait, je le demande ?  
Pas même un pauvre déjeuner. (bis.)

Sir WILLIAM.

Lorsqu'il saura notre défaite ,  
Hélas ! que dira monsieur Pitt ?  
Une déroute aussi complète  
Lui causera bien du dépit. (bis.)  
Si d'Ostende, par notre faute ,  
La prise enfin, doit s'ajourner ;  
C'est qu'il y compta sans son hôte.  
Comme nous sur ce déjeuner. (bis.)

## LE DEJEUNER ANGLAIS.

LOUISON, (*au public*)

Si, dans cette caricature,  
L'auteur n'offre rien d'étonnant,  
C'est qu'il vous a fait la peinture  
D'un fait arrivé très-souvent. (*bis*)  
A ce repas de circonstance,  
Citoyens, il faut pardonner :  
On doit avoir de l'indulgence  
Pour qui n'offre qu'un déjeuner. (*bis.*)

FIN.



